

## TERRITOIRE INTERDIT (par Catherine Missonnier)

Quand j'étais enfant, nous habitions une petite maison dans le fond d'une impasse. Mes meilleurs amis, trois garçons et deux filles, vivaient à deux pas de chez moi. L'impasse était notre terrain de foot, notre circuit de vélo, notre lieu de réunion... Avec les jardins de nos quatre maisons, elle devenait réserve de chasse quand nous étions des indiens, jungle inexploree quand nous étions des aventuriers, village quand nous construisions des cabanes... On y était si tranquille que nos parents ne jugeaient pas utile de nous surveiller. Il fallait simplement rentrer quand on nous criait par les fenêtres que c'était l'heure.

Et, pour rendre nos jeux encore plus excitants, dans le fond de l'impasse, derrière un haut mur, se cachait un territoire interdit : un parc aux arbres immenses et drus derrière lesquels, si on grimpait sur le mur en s'accrochant aux aspérités des pierres, on apercevait une grande maison.

- Une demeure ancienne, disait ma mère avec respect.

Jamais un bruit, ni voiture qui démarre, ni cri d'enfants, ne sortait de cet endroit. Mais nous savions que la maison était occupée.

- Elle appartient à monsieur de Longueville, avait expliqué mon père. C'est un savant, il paraît qu'il passe ses journées à lire et à travailler. Il ne faut surtout pas le déranger.

On avait beau guetter par-dessus le mur, on ne voyait jamais personne dans le parc, et comme l'entrée de la propriété donnait sur une autre rue, loin de notre impasse, on ne croisait jamais non plus ceux qui y pénétraient ou en sortaient.

La propriété de monsieur de Longueville tenait dans nos jeux un rôle stratégique : forêt impénétrable, lieu de haute sorcellerie, bague d'où l'on ne revenait jamais, forteresse imprenable...

Un jour que nous étions assis tous les six sur le trottoir à partager nos goûters au retour de l'école, un cri étouffé a semblé venir de derrière le mur. Puis un second, plus aigu, comme un cri de détresse.

- On dirait..., commença Laurent sans pouvoir achever.
- Une voix d'enfant, continua Bénédicte, le plus vieille d'entre nous.

Plus personne ne bougeait. Même Fred, le plus jeune et le plus agité, osait à peine respirer dans l'attente d'un nouveau cri. Il vint enfin, faible, comme si celui qui le poussait n'avait plus de force.

- On va voir, a annoncé James qui décidait toujours avant tout le monde.

En une minute il était en haut du mur. La minute d'après je l'avais rejoint.

- On n'aperçoit personne.

- Et on n'entend plus rien.

A travers les branches des hêtres, la grande maison paraissait aussi morte que d'habitude, Mais un « Non » affolé en jaillit soudain, comme si l'enfant était pris au piège.

- On y va ?

Comme d'habitude, James n'attendit pas ma réponse. En quelques prises, il était en bas. Je ne pouvais pas rester planté au sommet. Mais mon cœur battait un peu fort quand je dégringolais à mon tour au pied du mur.

- Par là, souffla James.

Le parc était touffu. Les branches basses, le bois mort, les repousses et les buissons de ronces envahissaient le sol. J'étais en sandales et en short, les épines me déchiraient les mollets. Avec son jean et ses baskets, James allait beaucoup plus vite. Les bras devant les yeux pour me protéger le visage, je n'ai pas vu le trou dans lequel j'ai dégringolé. Quand je me suis relevé, James avait disparu. Et le cri, rempli de peur cette fois, a de nouveau retenti.

Je n'avais qu'une envie, repartir en arrière et remonter sur le mur. Mais James aurait ricané. Alors je continuai. Je trouvai un chemin, je marchais plus vite, et la maison était là, maintenant, devant moi. Une large porte à double battant était ouverte. Il n'y avait personne dehors. J'étais mort de peur.

Mais, les jambes en coton, j'ai grimpé les quatre marches de pierres blanches qui conduisaient à la porte. Et je suis entré.

J'étais dans un vaste hall au parquet compliqué, décoré de dizaines de tableaux, des portraits d'autrefois et des navires aux voiles déployées. Des banquettes étroites, pour s'asseoir du bout des fesses, encadraient deux hautes portes.

L'une d'elles était entrouverte. Je me penchais très lentement pour voir à l'intérieur de la pièce. Et je faillis tomber d'étonnement.

Tous les murs étaient couverts d'étagères remplies de livres, depuis le sol jusqu'au plafond. Une échelle de bois était appuyée contre un des murs, pour accéder aux livres du haut. Ça sentait le papier, le cuir et l'encaustique. Au milieu de la pièce, assis à une table, un homme jeune, très beau aux cheveux longs, lisait un gros volume ouvert devant lui.

- Ainsi tu as eu le courage de venir jusqu'ici, dit-il en relevant la tête, et bien approche que nous fassions connaissance.